



HAL
open science

Les signes comme accès et comme contraintes

François Nemo

► **To cite this version:**

François Nemo. Les signes comme accès et comme contraintes. La Tribune internationale des langues vivantes , 2012. halshs-01345615

HAL Id: halshs-01345615

<https://shs.hal.science/halshs-01345615>

Submitted on 14 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François Nemo

Les signes comme accès et comme contraintes : hommage à Pierre Cadiot

Introduction

Dire que Pierre Cadiot est l'un des principaux sémanticiens contemporains n'est pas pour moi, à une époque qui cultive souvent l'idée selon laquelle l'activité scientifique serait mesurable et la bibliométrie reine, lui reconnaître à ce titre, et il y aurait de quoi, une place élevée dans le top 50 de la sémantique contemporaine, mais la reconnaissance d'une réalité beaucoup plus importante, à savoir que Pierre Cadiot, seul ou avec d'autres, a ouvert des portes que personne avant lui n'avait ouvertes, et que je n'ai aucun doute sur le fait que l'avenir de la sémantique linguistique passe par ces portes-là.

Ce qui suit devra aussi être lu comme le témoignage d'un compagnon d'atelier qui observe par dessus son épaule au jour le jour un de ses collègues au travail, et, ce faisant, s'imprègne de cette expérience et s'y confronte dans la conception qu'il peut avoir de son propre travail.

J'oppose souvent en sémantique la langue comme stock et la langue comme flux, la pertinence de toute assertion sur la langue, et a fortiori de toute théorie linguistique générale, ne pouvant être évaluée que dans sa relation avec cette distinction.

Situer Pierre Cadiot de cette façon, c'est d'abord reconnaître qu'à l'opposé des linguistiques de flux comme la grammaire générative – qui parce qu'elle présuppose purement et simplement le lexique croit pouvoir réduire la linguistique à la seule étude de la combinatoire des éléments lexicaux – il se situe dans le camp de ceux qui considèrent que rendre compte de la génération du lexique est une tâche incontournable de la linguistique, et qui font donc de l'étude de la polysémie un point de départ obligé non seulement de la sémantique mais aussi de la linguistique.

Situer Pierre Cadiot de cette façon, c'est ensuite reconnaître qu'il a de ce lexique à générer une conception non atomiste, non seulement parce qu'il refuse le dégroupement homonymique avec la totalité de la sémantique linguistique contemporaine (Bouchard, 1995 ; Pustejovsky, 1995, Lieber, 2004) et dès lors que celui-ci revient à vouloir réduire l'arbre lexical à ses seules feuilles, mais aussi parce qu'il a de l'ensemble des emplois des signes une

vision plus holiste qu'agrégative (décrire le récif corallien et pas seulement l'activité de chaque polype) et qu'il est logique dans une collectivité scientifique que le diagnostic holiste – à même de décrire la forme de la langue comme tout, comme par exemple dans la distinction entre motifs, profils et thèmes¹ – conduise ensuite à vouloir passer du quoi au comment.

La démarche que je vais présenter ci-dessous a dans ce cadre un triple objectif :

- introduire la thèse de l'indexicalité de la signification développée par Pierre Cadiot et montrer les très larges conséquences théoriques de cette thèse;
- montrer que l'idée selon laquelle « les mots sont des accès » a comme corollaire le fait que les signes introduisent seulement des contraintes sémantiques à satisfaire et que l'intégration sémantique, c'est-à-dire la mise en relation de différents signes dans les mots, les syntagmes, les phrases ou les énoncés, repose sur la mise en relation des contraintes en question.

Pierre Cadiot a dans ce contexte donné à la sémantique linguistique, seul ou avec de nombreux autres, dont j'ai eu l'honneur de faire partie, plusieurs contributions majeures. Et ce alors que contrairement à des héritiers plus directs de la thèse benvenistienne de la langue comme cristallisation de l'énonciation (*nihil est in lingua quod non prius fuerit in oratione*), ses références aux bases « pragmatiques » des effets qu'il pouvait être conduit à observer ont toujours été peu nombreuses et apparemment peu centrales dans sa façon d'en rendre compte, au profit de références phénoménologiques qui situent apparemment ces travaux dans une conception plutôt cognitiviste de la sémantique.

Comme j'ai pu l'expliquer ailleurs, l'apport le plus fondamental de Pierre Cadiot est sans doute d'abord, parmi de nombreuses choses, sa thèse de l'indexicalité de la signification des noms, d'abord parce qu'elle a constitué en son temps une piste inédite de compréhension et de caractérisation de la façon dont les signes permettaient d'accéder à des choses, et de la façon dont au cours de ce processus les réalités ou expériences ainsi indexées devenaient le sens du signe en question en faisant oublier le chemin utilisé. Et surtout parce que cette remise en cause radicale du statut symbolique des noms (et des signes) au profit d'une reconnaissance de leur caractère indexical situait le rapport entre signe et emplois à un niveau différent de celui auquel ma formation d'argumentativiste m'avait habitué.

Deux choses rendent en effet la sémantique de Pierre Cadiot incontournable, à savoir le fait de s'être donné comme observable de base des objets empiriquement exhaustifs, on pense à l'origine à un objet aussi vaste pour un sémanticien que tous les emplois de *pour* en français, ce qui fait de lui l'un des sémanticiens aux hypothèses externes les plus larges (au sens de

Ducrot), et le fait que la linguistique de Pierre Cadiot ne repose pas sur une conception a priori de la langue ni n'est réductible à telle ou telle thèse. Sa démarche relève fondamentalement du *diagnostic linguistique*, autrement dit d'une heuristique selon laquelle on ne peut pas avoir ce que l'on observe (après l'avoir minutieusement observé) sans qu'il faille supposer/diagnostiquer l'existence (ou l'inexistence) en amont de telle ou telle chose.

Or, s'agissant de la pertinence des diagnostics que Pierre Cadiot a pu poser en quarante ans, force est de constater à la fois que ceux-ci reposent sur des tableaux cliniques, comme disent je crois les médecins, particulièrement fournis, autrement dit sur un degré d'observation des réalités sémantiques nettement plus conséquent que ceux de la plupart de ceux qui se sont attaqués à la question de la polysémie et de la génération du lexique, et surtout qu'ils forcent les sémanticiens à admettre comme possible des choses qu'ils ont longtemps cru inimaginables, en particulier le caractère non-symbolique et non-catégorisant de la signification linguistique.

1. Les mots comme « accès »

La formulation la plus synthétique du diagnostic central de la sémantique de Pierre Cadiot est en effet que les mots sont des « accès », qui ne déterminent pas la nature de ce sur quoi il porte mais permettent seulement d'y accéder.

C'est ce diagnostic formulé quelques années auparavant (Cadiot, 1993), qui il y a quinze ans, alors que nous travaillions ensemble à rendre compte de la polysémie nominale (Cadiot & Nemo, 1997a, 1997b, 1997c) en faisant appel à la notion de propriétés extrinsèque², et que je commençais de mon côté à aborder les questions d'interface entre sémantique et morphologie (Nemo, 2001), s'est progressivement imposé à moi sous des formes diverses, la plus importante concernant dans le débat existant à l'époque autour de la notion d'instruction sémantique, une reformulation de celle-ci en termes de sémantique indicationnelle-indexicale, et la seconde concernant une forme de fractalité de l'interprétation dont le corrélat technique est que les mots sont, pour employer une image, des .zip et non des .doc.

De façon plus générale néanmoins, ce qui importe est de comprendre qu'au-delà de ces questions « techniques », ce qui était en question était en réalité la possibilité d'une sémantique unifiée, capable de traiter aussi bien des noms, des prépositions ou des affixes que des prédicats, des adverbes ou des mots de discours, et ce dans tous les cas, en rendant compte à chaque fois de la diversité des emplois.

1.1. Non détermination linguistique du référent

Dire avec Pierre Cadiot que les mots sont des accès, c'est pour moi avant tout dire qu'ils ne déterminent pas la nature de ce à quoi ils accèdent et que c'est pour cela qu'ils permettent d'accéder à toutes sortes de choses (Gasiglia, Nemo & Cadiot, 2001), phénomène que l'on nomme alors polysémie, mais qui dépasse en réalité la polysémie lexicale pour devenir un phénomène interprétatif général, à l'œuvre aussi bien dans l'interprétation d'un énoncé (entendu dans une cantine de maternelle) comme « *Seules les tables propres, silencieuses et bien rangées pourront sortir* » où ce à quoi *table* permet d'accéder varie avec chaque adjectif et avec le prédicat final, que dans l'interprétation dans l'énoncé « *Ce sont des prisonniers communistes qui on construit ce canal* », du syntagme nominal « *les prisonniers communistes* » qui entendu dans un contexte roumain (comme c'était le cas) permet d'accéder à des personnes mises en prison par des communistes (sans doute sur la base d'accusation d'anticommunisme), alors qu'en Espagne post-franquiste, le même syntagme aurait spontanément désigné des prisonniers non seulement communistes mais de plus emprisonnés pour ce motif.

Si le fait qu'il soit possible de rendre compte de la polysémie lexicale (les différents sens conventionnalisés du verbe *balayer*), semi-lexicale (les différentes interprétations de l'adjectif *even* en anglais selon le nom auquel il se rapporte, *an even surface*/une surface plane, *an even voice*/une voix calme) ou non lexicalisée (les exemples ci-dessus), est évidemment un immense progrès dans un domaine où la balkanisation tend spontanément à régner.

Ce qui importe en effet surtout pour la sémantique, et on peut sans exagérer évoquer là une véritable rupture épistémologique au sens où l'entendent les philosophes des sciences, c'est de rompre définitivement avec l'idée selon laquelle d'un point de vue sémantique, la langue aurait quelque chose à voir avec la catégorisation du monde. Idée consubstantielle à la notion même de définition et à l'idée que le sens d'un nom (*noun*) doit définir les conditions d'appartenance à l'ensemble dont il est le nom (*name*) - thèse connue en France sous le nom de thèse de la référence virtuelle et qui été notamment défendue par Jean-Claude Milner - et qui est à la sémantique l'équivalent de l'idée que la terre est plate, le sens d'un mot/nom X s'identifiant purement et simplement avec la réponse à la question « Qu'est-ce qu'un X ? » (Cadiot & Nemo, 1997a).

Car si le sens d'un mot est bien la réponse à cette question, alors en constatant que mot *waders* en anglais peut désigner/nommer à la fois un élément essentiel de la panoplie du pêcheur de rivière (un ensemble bottes-salopette en plastique) et un groupe d'oiseaux (nommés limicoles en français), on est conduit à voir de l'homonymie là où ce que *wad-er* raconte en fait, indépendamment de savoir si cela est raconté à propos d'un « vêtement » ou à

propos d'oiseaux, c'est tout simplement la notion (verbale) de rentrer/progresser dans l'eau, le référent, on me pardonnera le jeu de mot, étant parfaitement extrinsèque à la notion.

Plus simplement encore, l'idée que le sens d'un mot/nom aurait quelque chose à voir avec les conditions d'appartenance à un ensemble se heurte non seulement à la simple évidence empirique :

- le fait que la moitié des *coucous* (les femelles) ne fassent jamais « coucou » montrent que cette caractérisation, qui pourtant trahit le rapport même que la plupart des hommes ont avec les coucous, à savoir de n'en connaître que le cri, montre que ce caractérisant n'est pas une propriété qui définit les conditions d'appartenance à la classe ;
- le fait que la moitié des *fauvettes à tête noire* (toujours les femelles) n'aient pas la tête noire mais rousse montre que « à tête noire » est un caractérisant arbitraire et non une propriété définissant la catégorie ;
- le fait qu'il ne soit aucunement nécessaire d'attendre qu'un *pic* se mette à tambouriner ou se à taper sur un arbre pour l'identifier comme pic ;
- le fait que la propriété décrite par le nom *quebrantahuesos* (briseur d'os) qui dénomme une sorte de grand vautour (en français le gypaète) se nourrissant d'os relève d'une forme de savoir partagé par une communauté linguistique et non d'une expérience directe de la chose (voir un gypaète casser des os est rarissime) ;

mais surtout au simple bon sens : nos ancêtres comme la quasi-totalité des animaux ont heureusement pour eux su catégoriser leur environnement (e.g. distinguer les loups des lapins, et même les lapins des lièvres) des centaines de millions d'années avant que le langage n'existe, et ce n'est certainement pas dans les mots qu'il faut chercher les conditions d'appartenance à un ensemble, ceux-ci se contentant de fournir une caractérisation conventionnelle (une étiquette) pour parler d'objets qui par ailleurs, et sur la base de toutes sortes de critères non linguistiques, ont été identifiés comme appartenant à telle ou telle catégorie (Nemo, 2005).

Moyennant quoi, puisque le sens des mots n'a pas de rapport direct avec la nature des objets, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un même signe puisse permettre d'accéder à des objets de nature très différentes, au même titre, puisqu'il s'agit alors d'indexicalité, que le doigt pointé ne détermine pas la nature de ce sur quoi il pointe.

1.2. Indexicaux dénominatifs et indexicaux purs

La thèse de l'indexicalité des mots et des signes introduite par Pierre Cadiot et que j'ai pu défendre ensuite sur des terrains empiriques très différents de ce à quoi il s'était intéressé, peut se heurter à la critique selon laquelle parler d'indexicalité de façon rigoureuse impliquerait de n'appeler indexicaux que les seuls déictiques (*je, ici, maintenant, etc.*), moyennant quoi le fait de vouloir étendre son utilisation à des signes comme *table* ou *lit* (Cadiot & Nemo, 1997b) serait un abus de langage. Il n'en est rien et c'est sans doute là ce qui fait que l'indexicalité des noms constitue pour la sémantique une véritable découverte scientifique, aux deux sens du terme, c'est-à-dire à la fois au sens où on peut dire que l'ADN a été découvert et au sens de révélation inattendue.

Car s'il y a bien une différence entre déictiques (*indexicals* en anglais) et les autres signes, noms compris, ce n'est pas parce que les seconds ne seraient pas des « *linguistic expressions whose reference shifts from context to context* », puisque comme nous a permis de le comprendre Pierre Cadiot, ce n'est pas parce que la référence de *waders* peut être aussi bien :



dans un contexte de pêche

que :



dans un contexte ornithologique,

mais parce que contrairement à ce qui est le cas pour des expressions linguistiques comme « je », cette indexicalité des signes concernés ne leur interdit pas d'acquiescer un statut dénominatif.

Ce qui revient à dire que la différence entre « *je* » et « *framboisier* » ou « *waders* » n'est pas que les seconds n'auraient pas différents référents dans leurs différents contextes d'emploi, mais que les premiers ne deviennent jamais le nom (name) de ce à quoi ils réfèrent, ce qui n'est pas le cas des seconds : « *je* » ne sera jamais le nom de quelqu'un alors que « *waders* » lui est le nom de différents objets (y compris dans le contexte ornithologique, puisque l'emploi décrit plus haut est l'emploi britannique alors que les nord-américains eux nomment *waders* des hérons et cigognes, qui elles aussi marchent dans l'eau). Il faut donc concevoir l'indexicalité comme un phénomène beaucoup plus large que ce que pouvait laisser penser la prise en compte des seuls déictiques, ceux-ci fonctionnant comme de l'indexicalité on-line, avec détermination du référent à chaque emploi et absence de stockage de cette référence, là où les seconds fonctionnent comme de l'indexicalité congelé, le fait que *waders* ou *rouge-gorge* soient des oiseaux étant une simple conséquence du fait d'avoir employé ses termes à propos d'oiseaux (ou de tels ou tels oiseaux comme on le voit à propos de *waders*) et du fait que cet emploi soit devenu **par un processus de conventionalisation sans rapport avec un quelconque codage linguistique** le nom d'un oiseau.

Ce qui revient à situer le lexique, au sens ordinaire, en aval de l'emploi, comme dans les linguistiques de l'énonciation, mais aussi à distinguer entre signes linguistiques d'une part, codant quelque chose qui sert de déclencheur au processus d'interprétation, et signes lexicaux d'autre part (que l'on trouve dans les dictionnaires) qui sont une mémoire des interprétations obtenues au terme du processus d'interprétation et qui se lexicalisent/conventionalisent à chaque fois qu'un emploi devient un usage, en particulier quand l'emploi d'un nom (*noun*) devient le nom (*name*) de quelque chose.

Plus généralement en effet, il s'avère donc que la signification linguistique n'est pas accessible par l'intuition, qui renvoie invariablement au sens, et doit avant tout rendre compte de la distribution linguistique des unités à décrire, en particulier quand celle-ci est polycatégorielle, et que tout ce qui n'est pas obligatoirement présent dans l'ensemble des emplois doit être considéré comme contextuel au sens large et comme obtenu par un processus indexical (e.g. oiseau pour *rouge-gorge*), une information pouvant en revanche être à la fois liée ou issue d'un contexte d'emploi et mémorisée (e.g. oiseau pour *rouge-gorge* ; l'interprétation « couverts, et. » pour *mettre la table*³) et appartenant alors à la langue-mémoire sans relever de la langue-code.

1.3. Indexicalité des significations instructionnelles

Au début des années 90, l'adoption généralisée, de Kleiber à Wilson & Sperber (1990, 26), de

la notion d'instruction sémantique hors de sa sphère théorique d'origine, a été parfois de pair avec l'affirmation du caractère procédural des instructions sémantiques, comme chez Wilson & Sperber (1990, 26) :

Comment les conclusions des analyses complexes que Ducrot a consacré à mais et d'autres particules comparables peuvent-elles être à la fois si simples et si révélatrices ? L'analyse procédurale suggère une réponse à ces questions.

ou encore chez les tenants francophones de la théorie de la pertinence (Moeschler *et al.*, 1998, 8) :

La notion de procédure est très proche de celle d'instruction héritée de la pragmatique intégrée : elle consiste à décrire le contenu des marques pragmatiques en fonction des types de contextes et des types d'effet contextuel que ces marques impliquent.

Or la seule raison concrète de considérer instructions et procédures comme une même chose, et donc d'importer de l'extérieur de la linguistique les termes *procédural* ou *computationnel*, tient finalement à la possibilité de formuler les unes et les autres au moyen d'énoncés directifs, l'utilisation d'instructions ou de procédures étant alors l'équivalent d'une programmation dite impérative (en informatique).

Or, comme j'ai pu le signaler à l'époque (Nemo, 2001) en faisant mien le tournant indexical de Pierre Cadiot, ou plutôt en profitant de ce que cette thèse rendait soudainement évident, cette possibilité est trompeuse, ce que l'on peut constater dès les premières mentions de la notion d'instruction, les remarques de Ducrot (1980a, 14) montrant en effet très clairement que les instructions consistent en fait en l'association **d'une information déclarative** (une indication, *i.e.* un énoncé de type *Il y a X et Y*) et **d'un principe général d'indexicalité**. Le fait que Ducrot ait choisi d'insister sur l'aspect directif du processus (*Cherchez X et Y...*) semble en effet surtout destiné à l'époque à éviter une interprétation constative/existentielle du “ il y a ” de l'indication, autrement dit une lecture logiciste de l'indication. Avec comme résultat qu'au lieu d'une formulation de type *Il y a X et Y, cherchez dans le contexte (co-texte) ce qui correspond à ce X et ce Y*, une formulation directive a été adoptée : *Cherchez quelque chose de type X et Y*, formule dont l'indexicalité incontestable a été en quelque sorte cachée par la construction impérative.

En tout état de cause, ce qui n'est guère contestable et que la seule “ procédure ” jamais utilisée par Anscombe et Ducrot ait été la procédure “cherchez...”.

Or, si cette procédure n'est rien d'autre que l'équivalent d'un principe général d'indexicalité et si cette procédure n'est pas spécifique à un morphème donné mais partagé par tous les morphèmes, ce qui confirme qu'il s'agit d'un principe universel d'interprétation

plutôt qu'un contenu codé par les morphèmes eux-mêmes, alors il s'ensuit que la seule information qui soit spécifiquement attachée au morphème est l'indication elle-même, et non la consigne générale de chercher dans le cotexte (ou contexte) ce sur quoi l'indication peut bien pointer.

Moyennant quoi seule l'indication peut être linguistiquement codée et les instructions ne sont rien d'autre que des indications codées associées à la consigne non codée de chercher et de trouver ce à quoi elles renvoient, ce qui conduit à ce que toute sémantique instructionnelle puisse et dans une certaine mesure doit être décrite comme indicationnelle-indexicale, ce qui fait de l'indexicalité une clef pour comprendre non seulement le sens des signes lexicaux, au sens défini plus haut (le *rouge-gorge* comme oiseau), mais en fin de compte la signification des signes linguistiques eux-mêmes, autrement dit des morphèmes comme unités porteuses de signification.

De façon plus générale, comprendre la dimension indexicale de toute interprétation sémantique permet de comprendre que toute description sémantique et toute description de la sémantique s'inscrit fatalement dans les trois étapes qui caractérisent le processus interprétatif et que donc :

i) on peut décrire la signification des signes (mais aussi des constructions) en termes de ce qui doit être cherché et trouvé ;

ii) on peut décrire la signification en termes de ce qui a été trouvé.

iii) on peut décrire la signification en termes de description de la façon de le trouver ;

la différence entre théories sémantiques tenant entièrement à la façon dont elles peuvent :

- réduire la sémantique au second niveau comme tentent de le faire les sémantiques référentielles ;
- distinguer entre les deux premiers niveaux comme le font depuis Benveniste toutes les sémantiques qui reposent sur une distinction entre signification et sens, input et output du processus interprétatif ;
- s'intéresser ou non à la façon dont l'interprétant trouve ce qu'il cherche, autrement dit au niveau de ce que j'appellerai plus loin les routines interprétatives.

la différence enfin entre la sémantique indicationnelle/indexicale présentée en 2001 et les sémantiques construites sur la distinction conceptuel/procédural tenant elle à ce que ces modèles adoptent l'option ii) pour la description des mots dits pleins et l'option iii) pour la description des mots dits vides ou mots-outils, alors que pour une sémantique indicationnelle/indexicale, décrire la signification d'une unité linguistique, c'est d'une part toujours décrire le premier niveau (le second n'étant lui comme nous l'avons vu que celui de

la mémoire lexicale, du stockage en mémoire des interprétations obtenues), et d'autre part, faire en sorte de ne pas mélanger le premier et le troisième niveau, en reconnaissant notamment le caractère pleinement déclaratif (et donc « conceptuel) des indications sémantiques, y compris en ce qui concerne les mots de discours (Nemo, 2006a).

Moyennant quoi en ce qui concerne les signes linguistiques (ou morphèmes), les thèses principales de la sémantique indicationnelle-indexicale (S2I) sont que :

- 1) la signification linguistique (codée) d'un morphème fournit les mêmes indications dans tous les emplois et tous les contextes ;
- 2) la possibilité d'utiliser un morphème dépend seulement de la possibilité de rapprocher les éléments contenus dans les indications d'éléments cotextuels ou contextuels, processus appelé l'unification contextuelle ;
- 3) la signification linguistique du morphème ne spécifie pas et ne limite pas le type d'éléments contextuels qui peuvent être unifiés avec les indications qu'il fournit ;
- 4) le fait pour un morphème d'être utilisé dans tel ou un tel contexte syntaxique ou pragmatique sur une base régulière conduit à la mémorisation de l'interprétation contextuelle spécifique des indications. Cette interprétation devient alors conventionnelle, puisqu'elle se lexicalise, mais il reste impossible de parler à son sujet de signification codée ;
- 5) le fait pour un morphème d'être utilisé dans un environnement complètement spécifique et surtout non reproductible n'est pas plus pragmatique que les autres utilisations seraient elles sémantiques. Les mêmes indications sont en effet utilisées dans les deux cas, le même processus d'unification contextuelle a lieu, la seule différence étant que le résultat du processus n'est dans le premier cas ni disponible dans la mémoire lexicale avant l'interprétation ni conservé dans la mémoire lexicale pour des utilisations postérieures.

1.5. Clarification indexicale du rapport instruction (indication) /construction

Une fois acquise la distinction entre les trois étapes de tout processus interprétatifs et donc entre définition de ce que l'on cherche, définition de ce que l'on trouve et définition de l'endroit dans le cotexte ou le contexte où l'on va trouver ce que l'on cherche, j'ai pu montrer (Nemo, 2010) que l'instruction/indication fournissant l'équation à satisfaire alors que les routines interprétatives définissent quelles inconnues on va trouver et surtout à quel endroit, l'instabilité constante du rapport forme/sens que l'on constate, en particulier en ce qui concerne l'interface entre sémantique et morphologie, tient à une double cause :

- il y a de façon générale plus d'arguments sémantiques (d'inconnues, de X et de Y) que de positions linguistiques disponibles, autrement dit plus de choses à trouver que d'endroits où les trouver;

- il n'y a aucune obligation de fournir toujours le même nombre d'éléments et surtout aucune obligation de fournir toujours les mêmes éléments dans la même position;

La première cause explique parmi de nombreuses choses les constructions exocentriques, comme par exemple un mot comme *chimiquier* (vs *pétrolier*) dans lequel pour en rester à une description rudimentaire, l'adjectif *chimique* occupe une position réservée normalement à un nom, forçant l'interprétant à chercher hors du mot l'élément nominal recherché : *chimique* sert alors d'accès à *produits chimiques* qui lui-même sert d'accès à *bateau contenant/transportant des produits chimiques*.

Elle explique surtout que pour une interprétation finale somme toute homogène, on puisse avoir une multiplicité de constructions, chacune de celles-ci fournissant par des routines interprétatives diverses une part seulement des informations nécessaire à une interprétation complète.

La seconde explique elle que l'information fournie à un endroit donné soit parfaitement instable et ce même si des routines existent. Ainsi dans *désherber* et *déterrer*, si le nom présent dans la base du mot (*herbe* ou *terre*) fournit bien un des arguments sémantiques que la signification de *dé-* impose à l'interprétant de chercher⁴, il faut bien constater, toujours en en restant ici à un niveau rudimentaire (i.e. limité au niveau d'un profil) de description sémantique du morphème, qu'il ne fournit pas toujours le même argument : dans l'indication "X est retiré de Y", *herbe* s'unifie avec X (de l'herbe est retiré de quelque chose) alors que *terre* s'unifie lui avec Y (quelque chose est retiré de la terre).

Il faut noter que ces fonctionnements s'inscrivent pleinement dans l'indexicalité générale des noms décrits précédemment, puisque en français l'ommission du verbe à trouver dans un mot comme *fourmillier* autorise par exemple ce mot à devenir non seulement le nom d'un mammifère **mangeant** des fourmis, mais aussi d'oiseaux **suisant** des colonnes de fourmis (pour manger tous les animaux déplacés), ce que la construction anglaise (*ant-eater*) ne permet pas.

Moyennant quoi, qu'il s'agisse de morphologie ou de syntaxe (*ils repoussèrent les Vikings* vs *ils repoussèrent l'assaut*), dès lors qu'un morphème impose/indique ce qu'il faut chercher - pour *re-* un processus p1 auquel s'oppose un processus p2 (ici fourni par *pousser*) - alors ce qui est fourni doit toujours être conçu comme permettant d'accéder à ce qui ne l'est pas :

- dans la phrase *ils repoussèrent les Vikings*, le p1 cherché n'est pas fourni mais est accessible via son sujet S1 (les Vikings qui ont attaqué);

- dans la phrase *ils repoussèrent l'assaut*, le p1 cherché est fourni sous une forme nominale, son sujet S1 devant lui être déterminé co-textuellement (ou contextuellement).

Plus généralement, la notion d'accès et de constructions zipées permet d'unifier la description des constructions les plus diverses comme paires (structure, routine interprétative) et donc, médiatement à la notion de routine interprétative, comme associable aux indications morphémiques.

Ainsi, les mots *pic*, *woodpecker*, *guêpier* et *loup-cervier* conduisent-ils tous par des routines interprétatives distinctes à une même interprétation SVO (*un pic est un oiseau qui pique les arbres*), *pic* fournissant V, *woodpecker* O et V, *guêpier* fournissant O, et *loup-cervier* fournissant S et O, à charge dans chaque cas pour l'interprétant de retrouver les éléments manquants.

La notion d'accès garde ici toute sa pertinence, en renvoyant cette fois à un phénomène de fractalisation de l'interprétation reposant sur deux principes:

- les noms bien qu'étant des noms conduisent à une interprétation de type phrase (SVO),
- pour accéder aux schémas SVO en question, sont fournis un ou plusieurs des éléments recherchés.

Le premier principe traduisant la fractalité du processus, alors que le second traduit l'existence de construction zipées dans lesquelles les éléments fournis, en surface aurait-on dit autrefois, servent d'accès aux éléments manquants.

2. Les mots comme accès et comme contraintes

La thèse de l'indexicalité générale de l'interprétation est comme nous venons de le voir une thèse qui a le mérite d'unifier considérablement la sémantique : dans la mesure où elle concerne aussi bien le sens des lexèmes, la signification des morphèmes, la sémantique des constructions (individuelles) comme paires forme/routine interprétative mais aussi la compréhension des rapports entre constructions. Elle constitue donc un outil incomparable pour rendre compte entre autres choses de la génération du lexique, et permet aussi de dépasser définitivement des notions comme la notion de sous-détermination linguistique du sens au profit de la notion d'à-détermination du sens : le sens est toujours **à déterminer** et la signification toujours une indication de ce qui doit être déterminé.

Mais, je voudrais montrer pour conclure que la solidité de la thèse introduite par Pierre Cadiot il y a 20 ans mérite sans doute aussi une explication et suggérer que cette explication

pourrait constituer la base d'une théorie générale de l'intégration sémantique (i.e. de toute mise en relation d'éléments sémantiques pour former des unités sémantiques plus larges), question qui constitue avec le fait de rendre compte de la diversité des emplois des signes l'un des deux piliers du cahier des charges de toute sémantique linguistique.

Mon point de départ sera donc les deux questions suivantes :

- comment se fait-il que les mots (et morphèmes) ne soient que des accès ?
- si tel est le cas, c'est-à-dire si les mots n'ont de sens (et non de signification) que par leurs emplois, comment envisager l'ex-question de la compositionnalité du sens, que l'on pourra renommer question de l'intégration sémantique pour ne pas mettre dans la question elle-même une réponse dont on sait de surcroît qu'elle s'est heurtée frontalement à l'évidence de son irréalité.

Pour y répondre dans le peu de place dont je dispose encore ici, je me limiterai à tracer quelques grandes lignes très simples.

Le premier élément de réponse est que si les signes n'ont pas de sens hors emploi, ils fournissent néanmoins des contraintes sémantiques à satisfaire, à la manière où *waders* décrit une condition à satisfaire (X rentre/progressé dans l'eau) indépendamment de toute détermination ou limitation des objets pouvant satisfaire cette contrainte. En première approximation donc, les mots peuvent n'être que des accès, d'une part parce qu'ils se contentent d'imposer des conditions à satisfaire et d'autre part parce qu'il n'y a pas de méta-contraintes étroites sur la façon dont ces contraintes doivent être satisfaites (cf. Le nom de *fauvette à tête noire*). Quand un mot est employé, y compris dans des emplois dits figurés (en réalité seulement non dénominatifs), tout ce que l'énonciation du mot garantit est que quelque chose à propos de ce dont on parle (l'intenté) permet de satisfaire la contrainte fournie par le mot.

Si l'on va plus loin, on constate ensuite, si l'on veut rendre justice à l'observable, qu'en matière de contraintes, aucun signe n'anticipe jamais dans sa mise en relation avec d'autres signes une façon particulière de satisfaire la ou les contraintes dont il est porteur. Ainsi, l'adjectif *communiste* trouvé dans notre exemple *les prisonniers communistes* impose-t-il comme seule contrainte primaire qu'il y ait quelque chose quelque part de communiste, et ce de façon autonome, la question de savoir ce qu'est (ou qui est) ce quelque chose ne venant qu'ensuite dans le processus d'interprétation (et étant toujours défaisable). Il est d'ailleurs tout à fait possible que, la plupart du temps, l'objet satisfaisant la contrainte en question (après détermination) s'avère être par exemple l'objet qui satisfait la contrainte associé à *prisonniers* mais il s'agit là en réalité d'une simple routine interprétative et non d'une obligation

linguistique. Moyennant quoi le linguiste doit se garder à tout prix de promouvoir des interprétations ou des routines particulières au statut de sens de base, tout simplement parce qu'il n'y a pas plus de sens de base que de contexte de base, et qu'en sémantique comme sur la route, ce n'est pas parce que la plupart des gens prennent l'autoroute que tous les chemins ne mènent pas à Rome.

L'important pour une théorie sémantique générale est alors de comprendre que si la thèse de la compositionnalité du sens a pu échouer massivement, c'est parce que dans la mise en relation d'éléments sémantiques, ce qui se combine ce ne sont pas (sauf dans des exemples de CM2 dont certains linguistes se contentent parfois) des sens, autrement dit des façons particulières de satisfaire telle ou telle contrainte, mais bien les contraintes elles-mêmes. L'intégration sémantique est en effet d'abord et avant tout une intégration de contraintes sémantiques.

Si l'on veut ensuite décrire les mécanisme d'intégration sémantique, il est en effet indispensable d'introduire la notion de *pool* interprétatif (Nemo, 2010) et de définir ce *pool* comme "l'ensemble des contraintes qui doivent être satisfaites dans l'interprétation", puis de distinguer les contraintes primaires des contraintes secondaires, ces dernières étant définies comme des contraintes qui mettent en relation des contraintes primaires, les premières étant *strictement autonomes les unes des autres* et introduites par les éléments linguistiques eux-mêmes alors que les secondes *en créant une relation* entre contraintes primaires *annulent localement cette autonomie*.

Une façon de se représenter ce qui se passe est de se représenter un *pool* comme un ensemble d'équations à satisfaire qui dans l'interprétation devient progressivement un système d'équations interdépendantes. Dans un premier temps, chaque élément sémantique fournit des contraintes primaires fonctionnant comme des équations autonomes :

	CP1	$2w + 6y = 4$
pool	CP2	$3u - x = \frac{1}{2}$
	CP3	$-5z + 3n = -7$

Puis interviennent des contraintes secondaires mettant en relation les contraintes primaires :

	CP1	$2w + 6y = 4$
	CP2	$3u - x = \frac{1}{2}$
pool	CP3	$-5z + 3n = -7$
	CS1	$w = x$
	CS2	$u = n$

Appliqué – de façon simplifiée – à l'exemple “*Ce sont les prisonniers communistes qui ont construit ce canal*”, pour lequel on sait que l'interprétation du SN *les prisonniers communistes* va être différente si cette phrase est énoncée dans le contexte de l'Espagne franquiste ou post-franquiste par exemple ou dans un contexte roumain, puisque dans le premier cas *les prisonniers* sont *communistes* alors que dans le second *les prisonniers* le sont des *communistes*, ce schéma permet de rendre compte de la différence d'interprétation du syntagme nominal concerné comme résultant de la mise en place de deux routines interprétatives différentes (contraintes secondaires)

	CP1	il y a des X qui sont dans une prison
	CP2	il y a des Y qui sont communistes
pool	CS1	les X sont des Y
	CS2	(les X sont en prison car ils sont communistes)
	CP1	il y a des X qui sont dans une prison
pool	CP2	il y a des Y qui sont communistes
	CS1	les Y ont mis en prison les X
	CS2	(le communisme des X a conduit les Y à les mettre en prison)

Ce qui importe enfin de comprendre que ce que l'on appelle l'interprétation est précisément la transformation d'un ensemble de contraintes autonomes en système de contraintes interdépendantes, et que chaque contrainte nouvelle est susceptible de modifier les conditions de satisfaction d'une contrainte antérieure, et ce non seulement dans une phrase donnée – à l'instar de l'exemple ci-dessus ou du syntagme « *les tables propres silencieuses et bien rangées* » déjà évoqué dans lequel chaque adjectif arrive à modifier l'interprétation du nom – mais au-delà même du niveau de la phrase, puisque l'interprétation de tout élément d'une phrase peut être modifiée par des contraintes introduites dans des phrases ultérieures, et ce presque sans aucune limite. Comme en témoignent les cas bien connus de bridging, tel que l'enchaînement *Marie a quitté l'Angleterre pour l'Australie. Elle déteste les plages de sable*, pour lequel un interprétant situera spontanément les plages en question en Angleterre, du fait d'un topos fonctionnant dans ce cas comme contrainte secondaire, à savoir « Plus on déteste un endroit, plus on le quitte », alors que l'enchaînement *Marie a quitté l'Angleterre pour l'Australie. Elle déteste les plages de sable, Quelle idiotie !* ramènera les plages de sable en

Australie, la troisième séquence phrastique modifiant l'interprétation référentielle de la seconde.

Au total, s'explique ainsi, à tous les niveaux d'interprétation, la disjonction des interprétations possibles d'un même élément (et par exemple l'existence des sens contraires sur laquelle Pierre Cadiot a beaucoup attiré l'attention), ceci au niveau des mots mais aussi de séquences comme « ne pas avoir 30 ans », qui peut recevoir des interprétations incompatibles entre elles, alors que chacune satisfait à sa façon les contraintes primaires de la séquence en question. Il n'y a donc non seulement pas de définition non-cotextuelle et non-contextuelle de la façon dont une contrainte donnée peut être satisfaite, mais surtout impossibilité d'un transfert quelconque d'un sens d'une séquence à l'ensemble des énonciations de celle-ci, dès lors que chaque énonciation modifiant le pool de contraintes à satisfaire et donc pouvant modifier la façon de satisfaire telle ou telle des contraintes en question, aucune forme de satisfaction de contraintes n'a la moindre chance de s'imposer aux autres.

L'impossibilité d'identifier un sens transférable pour des phrases aussi simples que « j'ai trois ans » ou « je n'ai pas trois ans » – puisque par exemple la solution proposée par Grice de promouvoir arbitrairement l'interprétation minimaliste (à savoir « j'ai au moins 3 ans ») au statut de sens linguistique de base de la première phrase (les autres interprétations étant elles obtenues par des mécanismes pragmatiques) est en réalité directement falsifiée par le simple ajout de la négation, la description de Grice rendant obligatoire pour « je n'ai pas 3 ans » l'interprétation « j'ai moins que trois ans », contre la réalité des données⁵ – reçoit donc ici une explication directe : s'il a été impossible depuis au moins quarante ans⁶ d'identifier un sens de cette phrase qui soit transférable à l'ensemble de ces occurrences, c'est tout simplement parce qu'il n'existe rien qui puisse être le sens d'une telle phrase et plus simplement encore parce que les phrases n'ont pas de sens. Interdire en sémantique l'utilisation de l'expression « sens de la phrase » comme une nécessité absolue ne relève donc pas d'une adhésion quelconque à une conception pragmatiste de l'émergence du sens mais à une découverte proprement sémantique, à savoir que dans l'intégration sémantique, ce ne sont pas des sens qui sont mis en relation mais bien des contraintes sémantiques.

En ce sens, la thèse de Pierre Cadiot qui fait des mots des accès, élargie ici à tous les niveaux sémantiques, doit être complétée : non seulement les signes et expressions linguistiques sont des accès, mais ils ne sont **que** des accès, le fait de donner habituellement et/ou conventionnellement accès à ceci ou à cela n'étant certes pas négligeable, dès lors comme nous l'avons vu que les contraintes linguistiques coexistent bien avec des conventions langagières, conventions qui au saussurien de langue comme fait social total constituent la

moitié sans doute de toute langue, mais que le sémanticien et le linguiste ne doivent absolument jamais transformer en contraintes linguistiques.

Conclusion

Pierre Cadiot a derrière lui une oeuvre considérable et multiforme. Ses contributions ont été variées et, dans beaucoup de domaines, décisives, illustrant tout l'intérêt d'une démarche qui accepte d'emblée la confrontation avec la totalité du réel linguistique et sémantique dans un domaine donné, à l'opposé de démarches souvent extraordinairement subtiles par ailleurs mais qui croient pouvoir construire une sémantique sur des fragments choisis. Si j'ai choisi de me focaliser sur ce que je crois être malgré tout la contribution la plus décisive de Pierre Cadiot, à savoir la thèse de l'indexicalité générale du sens, c'est que je suis suffisamment philosophe et linguiste pour savoir que s'il n'est sans doute jamais possible à un scientifique de dire la vérité du monde, ici la vérité des langues, je sais aussi grâce à Pierre Cadiot qu'il peut néanmoins nous y donner accès et nous le rendre intelligible, nous le faire découvrir en somme, au sens où la science est faite de découvertes. Et que avant de pouvoir décrire le réel, il faut d'abord le rendre imaginable, et ce faisant rendre acceptable au linguiste le réel linguistique. Merci à lui.

François Nemo

(Université d'Orléans)

NOTES

¹ Si on doit à Cadiot et Visetti le remplacement de la distinction classique entre signification et sens en une distinction ternaire où la signification morphémique (motif) se trouve profilée avant même de recevoir des interprétations plus spécifiques. Ce qui revient à remplacer un modèle tronc-feuille par un modèle tronc-branche-feuille. Il semble néanmoins que sans vouloir ne pas multiplier les niveaux sans nécessité, la prise en compte de la dimension prosodique des emplois (Petit, 2009) doit conduire à reconnaître l'existence d'un niveau supplémentaire, prosodiquement marqué, qui associe à un emploi donné d'un signe un « commentaire » spécifique. Ce niveau dit des contextes-types (Nemo & Petit, 2012), qui correspond à la lexicalisation des interprétations associées à des contextes-types, semble bien être le niveau ultime du lexique, celui des véritables feuilles de l'arbre lexical, comme en témoigne le fait que le marquage prosodique des emplois en question permet à l'interprétant sur la seule exposition à ceux-ci (à l'extraction par exemple d'un *enfin* – isolé - prononcé d'une certaine façon) de prédire le contexte d'emploi et la posture du locuteur.

² A partir de l'idée qui voulait que « *parce qu'aucun objet ne peut être séparé des rapports que l'on entretient avec lui, sa description suppose une prise en compte différenciée de ses propriétés extrinsèques (PE), relatives précisément à ces rapports, et de ses propriétés intrinsèques (PI), supposées stables et indépendantes de ceux-ci* », moyennant quoi « *rendre compte de la diversité des emplois des mots [passait] par la construction du domaine de distribution des PE et des PI, selon deux axes principaux, celui de la diversité des rapports possibles*

(PE) à un même "objet" (c'est-à-dire un sous-ensemble spécifié de PI) et celui de la diversité des "objets" avec lesquels un même rapport peut être entretenu ». (Cadiot & Nemo, 1997a)

³ Quand deux interprétations mémorisées rentrent en conflit parce que compatibles avec le même contexte, on a alors de l'ambiguïté, par exemple dans « Il faudra mettre la table dans le jardin », sachant que cette ambiguïté n'est linguistique que dans la mesure précisément où *table* a une signification indexicale d'une part et où sont mémorisés dans le lexique deux des types d'« objet » auxquels le morphème permet d'accéder.

⁴ A l'opposé exact de la thèse selon laquelle *déterrer* serait dérivé de *terre*, aussi absurde techniquement et sémantiquement que pourrait l'être le fait de dire que *jouer au foot* est dérivé de *foot*.

⁵ Aussi bien pour un enchaînement comme « Il n'a pas 3 ans. Il est en CP » que pour l'enchaînement « je n'ai pas trois ans, j'ai trois ans et demi », enchaînement parfaitement possible pour ce dernier puisque s'il implique de compter en demi-années, ce qui peut faire sourire des adultes, il n'en est pas moins sinon irréfutable du moins non contestable, la réfutation « tu n'as pas 3 ans et demi. Tu as trois ans » n'étant elle ni tenable interactionnellement ni explicable par le sens défendu par Grice.

⁶ En réalité, depuis l'article de Sapir (1942) intitulé « Grading ».

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bouchard, Denis (1995). *The semantics of syntax*. Chicago University Press, Chicago.
- Cadiot, Pierre (1993), "Représentations d'objets et sémantique lexicale : qu'est-ce qu'une *boîte* ? ", *Journal of French Language Studies*, 4, Cambridge University Press, pp. 1–23.
- Cadiot, Pierre (1996), "Sur l'indexicalité des noms", in D. Dubois (éd.). *Catégorisation et cognition*, Paris : Kimé, 243-269.
- Cadiot, Pierre & Nemo, François (1997a), "Pour une sémiogénèse du nom», *Langue française*, 113, Larousse, pp. 24-34.
- Cadiot, Pierre & Nemo, François (1997b), "Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale", *Journal of French Language Studies*, Cambridge (UK), vol. 7, pp. 127-146.
- Cadiot, Pierre & Nemo, François (1997c), "Sémantique des doubles caractérisations", *Sémiotique*, 13, pp. 123-143.
- Ducrot, Oswald *et al.* (1980), *Les mots du discours*, Paris : Éditions de Minuit.
- Ducrot, Oswald (1980), "Analyses pragmatiques", *Communications*, 32 (Les actes de discours), 11–60.
- Ducrot, Oswald (1986), "Les emplois pragmatiques de *toujours* (suite) : le cas des conclusions assertives", *Modèles linguistiques*, VIII, 2, 115-122.
- Ducrot, Oswald (1987), "L'interprétation comme point de départ imaginaire de la sémantique", in Ducrot (1972, rééd. 1991).
- Gasiglia, Nathalie, Nemo, François & Cadiot, Pierre (2001), "Meaning and the Generation of Reference", in Bouillon, Pierrette (éd.), *Approaches to the Generative Lexicon*, Université de Genève.
- Kleiber, Georges (1997), "Contexte, où es-tu ?", *Revue de sémantique et pragmatique*, 1, 65-80.
- Lebas, Franck (1999), *L'indexicalité du sens et l'opposition 'en intension' / 'en extension'*, thèse de doctorat, Université Paris-VIII.
- Lieber, Rochelle. (2004). *Morphology and lexical semantics*. Cambridge, UK: Cambridge University Press
- Nemo, François (1999), "The Pragmatics of Signs, The Semantics of Relevance, and The Semantic/Pragmatic Interface", in Ken Turner (ed), *The Semantics-Pragmatics Interface from Different Points of View*, CRiSPI Series, Volume 1, 343-417, Amsterdam : Elsevier Science.
- Nemo, François (2000), *Enfin, encore, toujours* entre indexicalité et emplois", *Actes du XXII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Bruxelles, tome VII : Sens et fonctions, XIV, Tübingen : Max Niemeyer Verlag. pp. 499-511.

Nemo, François (2002a), "Indexicalité et catégorisation : le sens entre signification et dénomination", in Larrivé, Pierre & Lagorgette, Dominique (eds), *La représentation du sens en linguistique*, Lincom Europa.

Nemo, François (2002b), "But (and mais) as morpheme(s)", *DELTA*, Sao Paulo, 18 : 2.

Nemo, François (2006a). "Discourse words as morphemes and as constructions". In *Approaches to Discourse Particles* (Studies in Pragmatics, Volume 1). Kerstin Fischer (Ed). Amsterdam : Elsevier Science (506 pages). 415-448.

Nemo, F (2006b). "Contre la modularité". *Revue de Sémantique et Pragmatique*, numéro 19-20. pp. 27-50.

Nemo, François (2007). "Reconsidering the Discourse Marking Hypothesis". In *Connectives As Discourse Landmarks* (Pragmatics and Beyond New Series). A. Celle & R. Huart (Eds). Amsterdam/Philadelphia: : John Benjamins Publishing. 195-210.

Nemo, F (2009). "Profilage temporel dans l'interprétation des morphèmes : de toujours à tout.", *Revue de Sémantique et Pragmatique*. Numéro 25-26. Juin/Décembre 2010;

Nemo, François (2010). "Pour une sémantique non combinatoire en morphologie (et syntaxe) : introduction aux notions de pool et d'intégration sémantique", in *Liens linguistiques, études sur la combinatoire et les composants*. Álvarez Castro, C, Bango de la Campa, F.-M & Donaire, M.-L (éds). Volume 90. Collection Sciences pour la communication. Berne : Peter Lang. 117-130.

Nemo, François & Cadiot, Pierre (1997a), "Un problème insoluble ?", *Revue de sémantique et pragmatique*, 1, 15-22.

Nemo, François & Cadiot, Pierre (1997b), "Un problème insoluble (2) ?", *Revue de sémantique et pragmatique*, 2, 9-40.

Nemo François & Petit, Mélanie (2012), « Sémantique des contextes-types », in Saussure, Louis de & Rihs, Alain (éds) *Etudes de sémantique et pragmatique françaises*. Collection Sciences pour la communication. Volume 98. Berne : Lang.

Petit, Mélanie (2009), *Discrimination prosodique et représentation du lexique : application aux emplois des connecteurs*, thèse de doctorat, Université d'Orléans.

Pustejovsky, James (1995). *The generative lexicon*. Cambridge: MIT Press, Boston.